

## Suc de tes os

Recroquevillée sur ton corps tout sec  
Ta peau tendue de toile que tes os menacent de percer  
Craquelle de soif.

Moustique de toi-même, tu n'en veux plus qu'à ton sang,  
Cette liqueur enfouie dans les coins et les angles,  
Ce fluide qui se moque de ta chair asséchée,  
Tu le cherches, tu te mords, le voilà qui s'enfuit !  
Du bout de la langue tu le goûtes... – trop tard !  
Le liquide lourd et noir, impropre à laper,  
Croupissant depuis trop longtemps  
Sous ta croûte empourprée,  
Se dilapide en un mince filet baveux  
Que la poussière absorbe en balbutiant.

Et désolée et sanglotante  
Par touffes par terre tu jettes tes cheveux  
Puis, sanglée de tes bras, sous les hoquets silencieux  
Tu étouffes, tu te meurs, dans une mare sanguinolente...

Alors convulsionnaire,  
Entre chaque spasme qui t'étrangle,  
Entends-tu l'écho, le murmure du désert ?  
Non ? Écoute : une voix d'hypnose et fantomale  
Couve sous tes visions épileptiques.  
Écoute-la, comme une dernière décharge cérébrale  
Elle te parle, elle t'indique.  
Célébration insolite, certes ! mais qui sait, salutaire ?  
Dans ce délire se love peut-être une idée...

Soudainement le halo s'envole !  
Enfin déliée, tout s'illumine :  
Au plus profond de toi ne reste que ta moelle  
Substance ultime incrustée dans son étui blanc  
Qu'il te faut attaquer maintenant.

Écartant ta mâchoire dans un râle  
Tu écorches, déchires, craches  
Puis uses de tes dents comme d'un soc :  
Tes incisives esquintent l'arête  
Pour atteindre le suc sous l'écorce

# L'ÉPÎTRE

Semaine 425

Tu insistes tandis que crisse la coque  
Alors tu ronges, alors tu creuses cet écrivain  
Qui, – enfin ! s'effiloche lentement  
Puis s'arrache en lamelles nacrées.

Presque là, visqueuse,  
Qui suinte déjà entre les stries ;  
Dans un dernier effort  
Recrache les limailles de tes crocs !  
Susurre ! Aspire dans la fente ivoirine !  
Ressuscite formidable parmi les vivants  
Car demain t'invite.

Tes rires et l'ivresse, tes déhanchés insouciantes  
Déborderont jusqu'à l'aube de nuits sans nombre.  
Chaque jour déposera sur ta joue le moelleux du vent  
Et chaque soleil dansant ses mille promesses  
D'aériennes caresses sur ta peau d'or.

Alors persiste du lambeau de tes lèvres  
Tant que...se filtre...à travers  
Rien ne vient...déjà tarie...  
Comme tes larmes sans sel et sans eau  
Tu ne grinces plus tu te disloques  
Dans une cacophonie d'os sans public  
Déjà plus quoi que qui.

Et la mort crâne blanche sur le sable  
À côté de ta carcasse évidée,  
T'attend.

Arioviste